

## MARX – MARXISMES

**Kolja LINDNER *et al.***

*Le Dernier Marx*, Paris, Éditions de l'Asymétrie, 2019, 370 pages.

Plus qu'un ouvrage, c'est un formidable outil de travail que nous livrent les Éditions de l'Asymétrie avec *Le Dernier Marx*, qui combine judicieusement des textes rares de l'auteur du *Capital* – en particulier de longs extraits de ses *Carnets ethnologiques* ainsi que des pièces de son dialogue avec les populistes russes (*narodniki*) – et des essais, inédits en langue française pour la plupart, s'attachant à dégager les principaux enseignements des investigations de Marx au cours des dix dernières années de sa vie et leurs étonnantes résonances dans la pensée critique contemporaine. Se découvre au fil des pages un Marx non seulement étranger au « marxisme » dont la codification en doctrine avait débuté avant même sa mort, mais aussi soucieux de réexaminer et réviser un ensemble de positions qu'il avait effectivement défendues : un *Marx contre Marx*. Comme le montre Kolja Lindner dans une introduction éclairante, cet effort se traduit de trois manières enchevêtrées : premièrement, dans une conception renouvelée de l'histoire, conçue comme intrinsèquement *multilinéaire*, en rupture avec l'évolutionnisme ou progressisme eurocentré ; deuxièmement, dans une prise en compte de l'hétérogénéité des formes de domination, impliquant une critique radicale de la colonisation et une nouvelle appréciation du rôle de la famille patriarcale dans la (re)production des rapports de classe ; troisièmement, à la faveur de l'expérience de la Commune de Paris, dans l'esquisse d'une théorisation de la démocratie radicale.

La Russie occupe une place privilégiée dans l'entreprise du « vieux » Marx, constituant, au même titre que l'Irlande colonisée, un *moyen terme*, un espace interstitiel entre l'Occident, qui avait fait l'objet des analyses du *Capital* (la Grande-Bretagne plus précisément), et les sociétés « archaïques » pré/non-capitalistes dont il recherchait la clé dans ses lectures ethnologiques, au premier rang desquelles celle de *Ancient Society* de Lewis Morgan. Pays soumis à la pénétration du capitalisme depuis l'ouest, mais où prédominait encore à une large échelle la commune rurale « primitive », c'était un laboratoire où s'observait les effets de ce que Marx qualifie déjà de « développement inégal », lequel, au siècle suivant, allait considérablement affecter le destin des sociétés coloniales et semi-coloniales en « voie de développement ». L'importance de la Russie pour Marx tenait conjointement à la présence d'un puissant mouvement révolutionnaire « indigène » ; ses considérations anthropologico-historiques étaient en effet indissociables de préoccupations stratégiques, comme le soulignait déjà Raya Dunayevskaya au début des années 1980 : « [II] recommence à sonder l'origine de l'humanité, non pas pour découvrir de nouvelles origines, mais pour discerner de nouvelles forces révolutionnaires [...] » (p. 54). C'est d'un tel amalgame

que résulta la « conviction » exprimée par Marx dans sa lettre à Vera Zassoulitch (1881), que « la commune est le point d'appui de la régénération sociale en Russie », c'est-à-dire de l'édification du communisme (p. 287).

Ces réflexions, montre Theodor Shanin, dessinent une nouvelle périodisation de l'œuvre de Marx. À l'unilinéarité « sophistiquée » aurait succédé (à partir des *Grundrisse*, 1857) l'idée d'une bilinéarité appuyée sur la notion de *mode de production asiatique* – et son corrélat, le « despotisme oriental » – dont les textes ici rassemblés révèlent qu'elle n'a pas fini de diviser les lecteurs de Marx. À ce stade néanmoins, ce dernier n'en restait pas moins persuadé que le capitalisme « allait venir tout niveler », annihiler définitivement les différences. Ce n'est que dans un dernier moment que Marx postula une « multidirectionnalité » et, partant, une hétérogénéité à l'intérieur même d'un « monde de dépendance mutuelle dominé par le capitalisme (et imprégné de socialisme?) » (p. 250). Mais comme le précise Shanin encore, dans une opposition à Althusser qui traverse plus généralement les analyses des textes du « dernier Marx », il n'y a dans cette trajectoire nulle « coupure épistémologique », mais « une transformation constante » (p. 252). On peut toutefois se demander si une telle succession, sans rupture, ne reconduit pas une perspective évolutionniste sur la pensée de Marx lui-même, lequel n'aurait cessé de « progresser » sur une voie qui le conduirait, par-delà les désillusions du « socialisme réel », jusqu'à nous ; comme si nous ne pouvions plus consentir à faire de Marx notre contemporain qu'à condition qu'il nous conforte dans nos idées, qu'il nous ressemble.

Une hypothèse, récurrente dans le livre, et résolument anti-althussérienne encore, permet de parer à cet écueil : c'est celle, magistralement illustrée par Franklin Rosemont, d'un *retour* du « dernier Marx » aux préoccupations et aux passions du « premier Marx ». De la même manière, étudiée par Heather A. Brown, la réévaluation des partages de genre opérée par Marx dans sa lecture critique des *Études sur l'histoire des institutions primitives* d'Henry Summer Maine, relançait, sur un autre terrain, les questionnements esquissés dans les *Manuscrits de 1844* sur le « rapport générique naturel » homme-femme. Plus largement, l'étude intensive par Marx de la littérature anthropologique-ethnologique n'était pas sans réactiver des thématiques propres à son anthropologie philosophique de jeunesse (son « humanisme »), établissant une connexion qui a récemment recouvert une singulière actualité. Il n'est pas jusqu'au rapport de Marx à Hegel qui ne mériterait d'être réexaminé à la lumière de ses derniers écrits, ainsi qu'en témoignait de manière précoce ce passage d'une lettre à Engels de 1868 : « Mais que dirait l'*old* Hegel, s'il apprenait dans l'autre monde que l'*Allgemeine* [le général] en allemand et en nordique ne signifie rien d'autre que le *Gemeindeland* [bien communal] et le *Sundre, Besondere* [le particulier], rien d'autre que la parcelle particulière détachée du bien communal ? Ainsi les catégories logiques résultent sacrament de nos "relations humaines" » (p. 149).

Risquons-nous enfin à avancer que l'assaut mené contre la « société bourgeoise moderne » déclinante dans *Le Manifeste communiste* n'aura guère eu d'égal en verve que la critique de la *civilisation* qui traverse les *Carnets ethnologiques* et qui en est comme l'image en miroir, « depuis l'autre côté », et peut-être le parachèvement.

Autant de sillons, parmi de nombreux autres à n'en pas douter, que *Le Dernier Marx* nous permet de creuser, dans l'espoir qu'à nouveau Marx puisse nous faire penser autrement que nous pensons.

Matthieu RENAULT

### Jean JAURÈS

*Œuvres, tome 5. Le socialisme en débat, 1893-1897, Paris, Fayard, 2018, 672 pages.*

*Œuvres, tome 11. Voici le XX<sup>e</sup> siècle!, 1905-1907, Paris, Fayard, 2019, 688 pages.*

Voici, parus coup sur coup, deux nouveaux volumes des Œuvres de Jaurès. Le tome 5 porte sur la séquence 1893-1898, les cinq premières années voyant Jaurès, réélu député en janvier 1893, siéger en tant que « socialiste » et s'affirmer comme un des principaux orateurs de la Chambre. Le tome 11 concerne les années 1905-1907, un intervalle de temps bref mais particulièrement riche en événements. Le Bloc des Gauches, après de grands succès politiques, se fissure ; les ministères radicaux dérivent progressivement vers la droite ; les socialistes s'éloignent du bloc majoritaire.

Quoiqu'ils couvrent deux périodes bien distinctes de la vie de Jaurès, ces deux volumes présentent de fortes convergences. En effet, à l'une et l'autre époque, le contexte pousse Jaurès à fixer les caractéristiques et les coordonnées du socialisme (de *son* socialisme), à situer sa position par rapport à la République, et notamment à marquer ce qui le sépare du radicalisme. Sur le rapport au radicalisme et à la gauche républicaine, on lira notamment, dans le tome 5, la longue série d'articles que Jaurès publie, en 1893 en réponse aux critiques du sénateur radical Bernard Lavergne. Comme les radicaux, explique Jaurès, les socialistes sont républicains ; ils se réclament de la Révolution française ; ils veulent l'ordre et le progrès. Mais à la différence des radicaux, ils veulent prendre en charge la question sociale ; ils croient que, pour ce faire, l'État doit intervenir dans les affaires économiques ; et, refusant de sacraliser la propriété privée/individuelle, ils sont disposés à procéder à la socialisation des moyens de production. « Collectivisme » : une fois le mot lâché, Jaurès s'emploie à préciser les contours de la chose, et à démontrer qu'elle est possible, sensée et nécessaire. Sur des sujets précis – le logement, la collectivisation des terres, la nationalisation de l'industrie, l'organisation de l'épargne –, il répond aux calomnies, aux simplismes et aux demi-mesures (intéressement, coopératives, dissémination de la petite propriété) de ses adversaires ; il formule des projets et envisage des modes de transition, indiquant ainsi à la fois « le but et le chemin ».